

# Archives de sciences sociales des religions

Numéro 116 (octobre - décembre 2001)  
Varia

Christian Vogels

## **Marie-Louise Fabre, *Suzanne ou les avatars d'un motif biblique (avec soixante dessins de Jean Fabre)***

Paris, L'Harmattan, 2000, 254 p. (préface de P. Géoltrain) (bibliogr., illustr.)

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Référence électronique

Christian Vogels, « Marie-Louise Fabre, *Suzanne ou les avatars d'un motif biblique (avec soixante dessins de Jean Fabre)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 116 | octobre - décembre 2001, document 116.16, mis en ligne le 21 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/index450.html>  
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales  
<http://assr.revues.org>  
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://assr.revues.org/index450.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

vision qu'on recueille ici du monachisme comme *protest ascétique* informé d'une logique propre opposée à celle de l'Église comme organisation pourvoyeuse de grâce s'inscrit dans la tradition Weber-Troeltsch-Wach – H. Desroche-Theissen *et alii*. Mais on s'étonne à lire le livre de P.E., passionnant par ailleurs, qu'entre les analyses initiales clairement inspirées de Theissen et les conclusions, qui renvoient le sociologue-lecteur à des thèmes de livres connus, rien n'évoque plus ouvertement, dans le cours de l'ouvrage, les perspectives d'inspiration webérienne auxquelles on était initialement renvoyé par la médiation de Theissen. On ne sait que penser de la difficulté ici signalée. On est certain cependant d'avoir lu avec émerveillement le travail de P.E.

Jean Séguy.

116.16 FABRE (Marie-Louise).

**Suzanne ou les avatars d'un motif biblique (avec soixante dessins de Jean Fabre).** Paris, L'Harmattan, 2000, 254 p. (préface de P. Géoltrain) (bibliogr., illustr.).

Deux juges iniques tentent d'abuser de l'épouse du riche Ioakim, Suzanne, femme d'une grande beauté. Furieux d'être éconduits, par vengeance, les deux vieillards l'accusent d'adultère. Mais, lors du procès, le prophète Daniel les prenant à leur propre piège, révèle leur fourberie. Les juges subissent le châtement, prévu en cas d'adultère, qu'ils voulaient infliger à Suzanne : ils sont lapidés.

On sait qu'il existe des Bibles : les versions du Livre varient selon les traditions religieuses. La Bible grecque des Septante, destinée aux juifs de la Dispersion, ignore certains textes, canoniques pour les chrétiens, et inversement. Telle est l'histoire de *Suzanne et des deux vieillards*, au chapitre 13 du Livre de Daniel, absente chez les juifs, reprise par les chrétiens. C'est sur cette histoire d'une injustice réparée que M.-L.F. centre ses recherches.

La lecture de l'auteur, qui fut élève de Greimas, est une lecture sémiotique. « Il s'agira, écrit-elle, de relever puis de hiérarchiser toutes les oppositions ou différences mais aussi toutes les ressemblances qui contribuent à la production de sens » (p. 22). S'appuyant sur un abondant corpus écrit et iconographique, M.L.F. étudie l'évolution du « motif ». Soit « *un micro récit, la mise en relation, explicite ou implicite, entre deux actants. (...) la configuration motivale* » du récit subordonne le motif dominant aux motifs secondaires.

Liées aux langues vernaculaires utilisées (araméen, grec, latin), les transformations manifestent une évolution riche de significations. En effet, « fixé dans l'imaginaire le schème permet de délimiter un fait, d'en donner une explication, ramenant les apports nouveaux à du déjà connu. L'intertextualité prend alors un aspect polémique ». Les variantes révèlent un positionnement religieux différent selon les traditions et les époques.

L'approche, cependant, ne se cantonne pas à cette démarche sémiotique *stricto sensu*. Car, quelle que soit la version, (Septante, la révision du juif Théodotion, vers 30 à 50 de notre ère), l'énonciateur *a fortiori* s'il commente (Hippolyte, Origène), cherche à rendre son message attractif, compréhensible pour le destinataire. Pour en tirer l'enseignement, le récepteur, lui, mobilise sa culture, s'identifie ou se distancie des personnages. Dès lors, tout changement, radical ou simple variation, révèle une intention.

Mais la lecture sémioticienne ouvre d'autres perspectives. De cette évolution des représentations littéraires et/ou iconographiques, l'A. dégage une lecture anthropologique : comment se positionner dans les relations humaines face à ces questions : la sexualité, le rapport à la Loi, le châtement, la Vérité ?

L'ouvrage se divise en trois parties : la première est centrée sur le texte biblique, la deuxième traite de sa transmission dans la tradition chrétienne. La troisième enfin étudie les images de l'histoire de Suzanne de l'époque paléochrétienne au XVII<sup>e</sup> (Tintoret, Rembrandt, Titien).

La version originelle, celle des Septante, se fonde sur des corrélations ou des oppositions simples (juste/injuste ; être juste/paraître juste, etc.). Il s'ensuit une division en deux parties : pour Suzanne la situation initiale favorable se dégrade jusqu'à la condamnation à mort ; le sauveur, Daniel, retourne la situation, soit un double héros positif. En face, les deux vieillards, double héros négatif : la posture initiale favorable se renverse inéluctablement jusqu'à la dysphorie. Le récit pour le lecteur est une leçon sur le discernement et l'attitude conforme devant la Loi.

Dans la révision de Théodotion la question de l'observance de la Loi est également posée ; mais les aspects juridiques et religieux d'une « injustice de dimension sociale » tendent à s'estomper au profit de la sphère « *privée* » voire du prosaïque et du charnel. Que ce soit dans les sphères privée ou sociale, le respect de la Loi garantit la relation au divin car Dieu, qui voit et sait tout, écoute la prière du juste et le soutient.

Juif ou chrétien, le Livre, Parole de Dieu, est fondateur ; mais la lecture n'est pas la même. Pour les uns l'attente messianique demeure, pour les autres elle est réalisée en Jésus-Christ. Dès lors, la translation d'un récit comme *Suzanne* d'un discours à l'autre est révélatrice. La lecture par l'A. des Pères de l'Église s'appuie sur l'évolution des traductions et commentaires. Les transformations du motif (l'échange des vêtements, la bouche ouverte ou fermée des protagonistes, etc.), sont aussi étudiées au plus près.

Comme Irénée (II<sup>e</sup> siècle) qui écrit dans un contexte de persécutions ou Augustin (vers 430) évêque dans une Église désormais légitime aux yeux du pouvoir politique, pour Hippolyte, Origène, Jérôme, Ambroise, le motif est exemplaire. Par ces apports successifs, il évolue : un thème nouveau se superpose au premier et l'estompe. Une dévalorisation du terrestre face au céleste s'installe quand Suzanne devient l'allégorie de l'Église souffrante. De même la chasteté prend le pas sur l'injustice et la femme est vue comme une sainte tandis que grandit l'idée de la faute intériorisée. *L'avatar du motif* (ses transformations et sa réinterprétation) lié au contexte historique ou sociologique, deviendra, chez Ambroise, par exemple à travers l'histoire comparée de Suzanne, et de la vierge Théodora, « le problème des relations sexuelles entre une chrétienne et un non-chrétien », soit la fonction sociale de la chasteté et le statut de la virginité au regard de la loi des hommes et de celle de Dieu.

Si Irénée utilise le récit dans une intertextualité entre les deux Testaments pour inviter les hérétiques à se convertir, Augustin, à l'autre extrême, voit en Suzanne celle qui obéit non à la loi de Moïse mais à celle de la fidélité au mari, incarnation implicite de la volonté de Dieu, « évolution juridique » soulignée par l'A. La mise en parallèle de l'évolution du motif et des conditions historiques sociales et politiques – autant que l'on peut les connaître – est éclairante.

Après un exposé des problèmes soulevés par la transposition du verbal au visuel, la troisième partie, s'intéresse au traitement iconique du motif. Ce récit étant un texte mineur et « les images autre chose que l'illustration de textes », l'A. se demande si les développements iconographiques ne révèlent pas une réalité anthropologique dont *Suzanne* serait une variante. Puisque du paléochrétien au XVII<sup>e</sup> siècle, cette histoire alimente l'imaginaire socioculturel chrétien, c'est qu'elle touche probablement à des questions fondamentales.

Aux époques les plus anciennes, (dans les catacombes, sur les fresques, les sarcophages, etc.) d'abord, la place centrale accordée au personnage qui, comme Suzanne, résiste à la tentation se répète ; de même, le lien avec d'autres épisodes ou personnages paléotestamentaires (Adam et Ève, Noé, Moïse, Jonas, etc.).

Les fresques instaurent la mise en forme d'une tradition liturgique centrée sur la thématique du Salut et de la Providence ; les sarcophages et objets (coupe de Podgoritza), dont la décoration est davantage l'expression des choix du commanditaire, reprennent ces aspects, auxquels s'en ajoute un troisième à savoir la popularité de *Suzanne*. Celle-ci s'expliquerait par la similitude de l'opprobre que supportaient les chrétiens martyrisés.

Du Moyen-Âge, l'A. étudie des Bibles enluminées. Elle observe l'effacement de Suzanne au bénéfice de Daniel, de la foule, voire des vieillards. Cette évolution permet une interprétation liée aux intérêts du récepteur. Fondées sur des observations minutieuses, les analyses de l'A. sont stimulantes. Elle montre ainsi, comment, dans la Bible de Pampelune, les sens du lecteur « regard, ouïe, toucher » sont sollicités. L'appui sur une réflexion théologique demeure, sans doute, mais s'affirme moins qu'auparavant. Le récit devient un motif iconographique en soi.

Aux plans religieux et artistique, la Renaissance entraîne une relecture de l'Ancien Testament. Sous le pinceau de Martini, Di Michelino, Lotto, Altdorfer, Rembrandt, Rubens, etc., naissent de nouvelles approches du récit : les artistes changent le motif. Ainsi, bien que chargée de cosmologie et de symbolisme, encore proche de la Bible, la *Suzanne au bain* d'Altdorfer (1526) s'autonomise néanmoins. La complexité de l'œuvre indique que l'option narrative, sensible dès 1517 chez Lotto, estompe la finalité édifiante des images anciennes. Le tableau en lui-même prend le pas sur le message.

Peu à peu, au fil du temps et des œuvres, le motif biblique disparaît des mémoires, supplanté par le motif pictural. Les analyses de tableaux du Tintoret et de Rembrandt confirment ce glissement « le peintre, écrit l'A., s'applique à traduire les intentions et les sentiments des personnages tant par les actes que les attitudes [ou] certains détails. Si le détail semble avoir une fonction décorative, il peut aussi bousculer le motif pour le renouveler ou le transformer en un autre ».

À la fin de cette enquête comment expliquer l'intérêt des penseurs, artistes, voire simples chrétiens, pour *Suzanne* ? Pour M.-L.F., l'évolution du motif traduit l'évolution de l'autoré-

gulation des relations au sein du groupe. En effet, le récit pose la question de la préservation du lignage et de l'exigence d'endogamie, dans l'Ancien Testament comme chez les chrétiens ; quant au choix libre et consenti du partenaire sexuel, il affirmerait la primauté de l'individu sur le groupe.

L'A. rejoint ici des observations de Weber. Si le respect de la Loi, le lignage ou la place du prophète travaillent et transforment le motif, n'est-ce pas parce que, d'une part « le judaïsme ne connaît comme voie de salut que la fidélité à la Loi » et que d'autre part « le prophète, le prêtre (...) dût être plus proche du croyant que ne l'étaient la parenté naturelle ou la communauté conjugale envisagées comme telles (...) et que la finalité du salut-délivrance [était] plus intériorisée. Tout en dévalorisant (...) ces relations, et en faisant éclater les liens magiques qui enferment les hommes dans la sphère exclusive de la parentèle, la prophétie créait une nouvelle communauté sociale, surtout là où elle devenait une religiosité sotériologique de groupement communautaire » ?

Si les œuvres permettent de repérer les façons dont se disent ces réalités, des questions restent en suspens lorsqu'on referme l'ouvrage. Deux particulièrement interrogent le sociologue.

La lecture sémiotique proposée ici n'est-elle pas contrainte par l'histoire ? Origène ou Ambroise sont des exceptions dans une société illettrée ; la décoration d'un cercueil en pierre ne signe-t-elle pas aussi un statut social valorisé ? Dès lors, de quelles réalités sociales s'agit-il, sinon celle, par exemple, du lignage d'individus dominants dans des sociétés hautement hiérarchisées auquel cas l'évolution du motif traduirait aussi l'évolution des rapports de pouvoir dans ces sociétés, chrétienne ou non chrétienne ?

Par ailleurs, qu'en est-il de l'artiste ? Lui-même est pris dans des logiques sociales ; elles le mettent peu à peu à distance des institutions qui disent la Loi, notamment la religion. Ainsi le renversement du motif, dans le *Déjeuner sur l'herbe* de Manet, judicieusement évoqué dans la conclusion, ne manifeste-t-il pas cette montée du statut de l'artiste moderne ? Cet avènement, ne change-t-il pas aussi le statut du motif ?

La place de l'individu dans la société occidentale, l'inadéquation des normes anciennes véhiculées par le religieux, n'offrent-elles pas des pistes pour comprendre la disparition du motif ? Le questionnement sociologique viendrait alors, non du motif, cette fois, mais de l'artiste et de sa place dans la société question-

nant les œuvres par son œuvre. Le débat est ouvert.

Christian Vogels.

116.17

FABRE (Rémi).

**Les Protestants en France depuis 1789.** Paris, La Découverte 1999. 112 p. (bibliogr.) (coll. « Repères » n° 273).

La collection « Repères » – dans laquelle R. Azria nous a offert en 1996 une présentation remarquablement dense de l'histoire juive, de la période biblique à l'époque actuelle (*Le Judaïsme*, n° 203 [*Arch.* 98.5]) – a également introduit dans son catalogue deux ouvrages spécifiquement consacrés à l'histoire religieuse de la France contemporaine : l'un sur les catholiques depuis la Restauration ; l'autre sur les protestants depuis la Révolution. Le premier, paru en 1997, a déjà fait l'objet d'une recension dans les *Archives*, sous la plume de Michel Lagrée (récemment disparu) (*Arch.* 104.49). Le second est sorti en 1999. On remarquera, d'entrée de jeu, la différence de point de départ temporel. Pour le catholicisme, la Restauration marque, après la rupture révolutionnaire, la politique de déchristianisation et les années de crise dramatique qui font suite à la promulgation de la Constitution Civile du Clergé, le moment d'une réorganisation, marquée en particulier par la restructuration du système paroissial. Mais cette réorganisation, rendue possible par le compromis concordataire, marque aussi l'entrée de la France dans un régime nouveau des rapports du religieux et du politique, qui fait du culte catholique un culte parmi d'autres. En marquant clairement la prééminence de la sphère politique sur la sphère religieuse, le Concordat contribue à assurer, sur un mode relativement pacifié, cette « sortie de la religion » qui correspond à l'entrée de la nation dans la modernité politique.

Le petit ouvrage de R.F. éclaire, de façon claire et précise, les dynamiques sociales, politiques et théologiques à travers lesquelles les protestants français vont s'ajuster et apporter leur contribution à la construction de cette modernité. Si 1789 constitue le point de départ du livre, c'est parce que la Révolution met fin, pour les communautés protestantes, à l'histoire dramatique de la persécution et qu'elle ouvre aux protestants, en les réintégrant dans la société française, l'accès à la citoyenneté. À partir de ce point de départ, l'auteur met en perspective le parcours par lequel une minorité religieuse – ancree initialement dans des communautés rurales – est progressivement conduite à jouer, dans le procès de la construc-